

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62142

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

tistes, le cercle de Gießen, les ministres rose-croix de Frédéric-Guillaume II, Wöllner et Bischoffwerder, le cercle des Reventlov, celui de la princesse Gallitzin à Münster, des ex-jésuites ... Ils ont dès 1776 leur organe de presse publié à Mayence, le »Religionsjournal«, qui vient à la suite du »Journal historique et littéraire« de François-Xavier de Feller; vient ensuite la »Neueste Sammlung« d'Augsbourg pour la défense de la religion. De là on passe aux mesures politiques, la répression des Illuminés en 1784, le »Maurerpatent« de Joseph II en 1786, l'édit de religion en Prusse en 1788, avant que le déclenchement de la Révolution française ne libère les forces hostiles aux Lumières. Le recul est alors général, à Berlin, à Vienne comme à Munich.

Pas de notes infrapaginales, mais des appels dans le texte par un code numérique qui renvoie à la bibliographie. On navigue ainsi d'auteur en auteur à travers l'historiographie allemande la plus récente. L'ouvrage n'apporte pas de révélation, ce n'est d'ailleurs pas son but, mais il polarise l'attention de façon efficace sur les points chauds de l'histoire des Lumières en fournissant de façon commode, en particulier à un public étudiant, toutes les pistes de recherches et d'approfondissement souhaitées.

Claude MICHAUD, Orléans

The Enlightenment World, ed. by Martin FITZPATRICK, Peter JONES, Christa KNELLWOLF and Ian MCCALMAN, Londres (Routledge) 2004, XXI-714 p.

»The Enlightenment World« s'inscrit dans une collection éditoriale reconnue, »The Routledges World«, qui, des mondes grec et romain, offre à ses lecteurs un précieux itinéraire à travers l'histoire des civilisations. Sous la direction d'experts renommés, ici Martin Fitzpatrick, spécialiste de la religion et de la tolérance à l'âge des Lumières, Peter Jones, grand connaisseur de Hume et des rapports entre philosophie, littérature et arts, Christa Knellwolf, universitaire australienne, experte de l'histoire littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle et de ses rapports avec les voyages et les explorations, Ian McCalman, auteur de l'»Oxford companion to the Romantic Age«, mais aussi grand spécialiste de la littérature radicale et marginale, pornographique et utopique, trente cinq universitaires ont collaboré à ce splendide ouvrage. Ils sont tous, à trois près, recrutés dans les universités du monde britannique, américain, australien et canadien, et le résultat rassemblé peut être considéré comme l'expression réussie d'un point de vue informé aux meilleures sources et aux études récentes mais majoritairement nourri par l'historiographie anglaise et américaine; remarque que confirmerait le comptage des auteurs cités dans les références historiographiques: les quatre cinquièmes sont consacrés à des auteurs issus d'une même civilisation académique et le reste y trouve place parce qu'ils sont traduits. On tirera de ce constat d'abord un regret, puisque l'on sait combien l'histoire des Lumières est spontanément cosmopolite, on sait ce qu'elle doit à Paul Hazard et Franco Venturi; ensuite une occasion de se féliciter, on perçoit clairement comment un ensemble culturel s'approprie avec ses règles et ses repères un objet, et comment il en détaille l'état des lieux et les perspectives problématiques. On pressent alors le public qui est visé, le monde des universitaires et des étudiants des universités de langue anglaise. On ne pourrait que souhaiter qu'un éditeur français, italien, allemand, mette à la portée d'un plus vaste public européen un ouvrage aussi utile et qui le serait plus encore avec un index des noms d'auteurs contemporains et une bibliographie générale.

Ouvrir le livre est de surcroît un sujet et une occasion de plaisir, caractères, papier, illustrations choisies et bien en rapport avec les textes qu'elles accompagnent: portraits, scènes de genre, frontispices, reproductions de textes soulignent l'adaptation du propos: fournir une analyse informée et nourrie en même temps qu'une interprétation globale de l'histoire culturelle de l'âge des Lumières. Le concert de Pietro Fabri retenu par l'éditeur pour orner la couverture de l'ouvrage est à lui tout seul un programme et son illustration. Un riche inté-

rieur, en toute vraisemblance aristocratique, le prouveraient à droite les chiens attentifs, et sur le mur de gauche les armes suspendues; un milieu cultivé, avec aux parois de la salle, livres, gravures, objets de collection, petits vases, éperons, mors, chandeliers, boîtes. Un groupe d'amateurs sensibles sont réunis pour jouer en concert, soit en accord et sous l'œil de l'artiste en train d'observer la scène et d'en proposer l'image mémorable. Livres, images, musique, les idées et les sens, une matérialité élégante imposent une vision neuve des Lumières, faisant place aux arts, ici elle est figurée par un jeune Mozart de 14 ans et son père qui montrent leur dos, et elle recourt aux mécanismes sociaux de l'élaboration et de l'évolution d'une culture, symbolisées dans le tableau par la rencontre des artistes et des mécènes, Lord Fortrose et Sir William Hamilton, aux mouvements des hommes et des idées. Nous sommes à Naples avec des Autrichiens, des Anglais, des Italiens.

Cette manière de voir les choses traversant le recueil et animant la polyphonie des contributions retenues joue de deux registres intellectuels, le premier retient l'unité des Lumières, mouvement de philosophes, de penseurs, d'hommes de sciences, animé par des convictions communes, une identité générale, le second en admet la diversité, dans le temps, dans l'espace, dans les milieux sociaux et parfois sans doute les individus. C'est alors une histoire contextualisée de thèmes variés (ceux qui ont été retenus sont centraux et n'en excluent pas beaucoup d'autres valables aussi dans l'absolu), qui livre cette tension fondamentale de l'âge des Lumières. Elle est certainement à l'origine même des huit parties qui organisent la quarantaine de chapitres variés consacrés à des arguments multiples et qui mériterait tous attention, la science, la religion, les étapes du développement des Lumières, le progrès, l'optimisme, l'histoire, l'éducation, les arts, la sensibilité, la culture féminine, la culture matérielle et populaire, les philosophes et l'administration, les idées politiques, le droit, l'utopie et le millénarisme, les représentations des paradis, et, très utiles et originales, les critiques des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours. Rendre compte dans le détail des richesses offertes s'avère impossible, retenons au-delà de la multiplicité des points de vue et des sujets quelques affirmations programmatiques et pragmatiques.

Il s'agit d'abord de comprendre comment la carte n'est pas le territoire, et comment il est possible d'analyser les acceptions successives de termes forts et constamment revendiqués, la science, la religion, le République, le christianisme, l'athéisme. À l'âge des lexiques et des dictionnaires réfléchir au sens des mots, à celui de leur mobilisation, à tous les effets de leur circulation à travers différents milieux sociaux, à la manipulation des termes, est un sujet d'interrogation pressant. Leur compréhension ne peut se définir que par comparaison et en ayant conscience de l'originalité du passé, du moment des Lumières, par rapport à notre présent et à ce qu'il nous autorise à penser sur des questions alors impensables. En bref, Peter Jones (p. 3–9) nous invite à comprendre la capacité sélective des contextes de production et de réception des théories et des idées, ce que déclineront successivement autour des origines intellectuelles des Lumières les sciences, la nouvelle philosophie et ses composantes, la tradition philosophique et métaphysique de Descartes à Locke, la critique du christianisme, la montée de l'enquête et du scepticisme, le débat sur la tolérance.

Un premier terreau idéologique s'instaure, travaillé par une minorité de personnes qui aspiraient au pouvoir intellectuel et dont l'influence en particulier par le changement éducatif s'est élargie progressivement et a contribué à forger la postérité des penseurs éminents dont nous admettons l'influence, ainsi David Hume par rapport à ses prédécesseurs. La mise en route des Lumières peut être interrogée à partir de leurs premiers foyers, septentrionaux, protestants, d'abord en Hollande où coexistent diffusions manuscrites clandestines et nouveaux journalismes, tolérance et suspicion, puis en Angleterre qui incorpore l'Écosse intellectuelle, et en Allemagne où tradition et raison forment alors des combinaisons originales, en France où, de Louis XIV à la Régence, s'expérimentent les premières formules d'une critique rationnelle entre la Cour, la ville, de nouvelles formes d'institutions académiques et intellectuelles.

Avec la troisième partie, le parcours est poursuivi en retenant comme repère principal les hypothèses, désormais partout reconnues, établies par Robert Darnton (et quelques autres historiens): les idées majeures des Lumières – *The High Enlightenment* – ne peuvent être séparées de leur écho et des courants plus progressistes et plus contestataires du *Low Enlightenment*. Ce partage est ici nuancé par l'idée indispensable que dicte l'examen de la diversité même des principes majeurs, des *clefs des Lumières*, et plus particulièrement par rapport aux principes de la religion. La recherche du bonheur terrestre, le déisme, le matérialisme, sont revus à travers les controverses anglo-françaises. Le progrès et l'optimisme sont confrontés aux interrogations sur les anciens, les modernes, aux résultats de la nouvelle science désormais sans limite, aux perspectives de l'économie politique, et d'une manière différente mais convaincante dans le chapitre 12 consacré à la »Science de l'homme«, dans le chapitre 13 à la nouvelle vision de l'histoire, dans le chapitre 14 aux changements éducatifs, et dans le chapitre 15 à la construction des publics de la science.

La quatrième et la cinquième partie changent d'angle de réflexion. Elles s'attaquent d'abord aux formes de la sensibilité, elles reconnaissent définitivement que la politesse, la sociabilité, la différence sexuelle, les émotions et les attitudes à l'égard de la nature, la découverte des paysages, la recherche des origines de l'homme, l'inspiration donnée par les plantes, les animaux, la géologie, les climats, le développement des nouvelles manières artistiques telle l'aquarelle, instruisent des attitudes, des questionnements nouveaux. Le chapitre 17, qui rédige M. JACOB, replace ces acquisitions sensibles dans le contexte social du monde de la politesse et la fluidité nouvelle des mœurs. La musique sous ses différents aspects est considérée comme un artefact essentiel de la culture des Lumières, dans ses débats – les querelles fameuses –, dans ses innovations – l'opéra italien et son audience. Progressivement, l'ouvrage élargit les interrogations et s'interroge sur l'extension des nouveaux objets et des nouveaux publics: désormais les nouvelles consommations et les possibilités offertes par l'économie, la ville, le doux commerce, sont intégrées dans la nouvelle culture: l'encyclopédisme opère l'inventaire du monde et des choses à travers de multiples formules, et pas seulement en France; le livre conquiert de nouveaux publics et la lecture autorise de nouvelles appropriations entre censure et répression, libertés et licence; les apparences des élites se transforment – mais aussi en partie celle des classes populaires – et généralisent de nouvelles conceptions du corps et de la santé; la *culture populaire* interroge les classes cultivées et policées dans ses manifestations réelles comme dans ses réinventions, et l'âge révolutionnaire montre qu'elle ne se réduit pas à un décalque du progressisme mais qu'elle conserve des attachements spécifiques.

L'inventaire des Lumières actives se poursuit dans les chapitres 25 à 33. Ils s'intéressent aux possibilités de la transformation politique et économique, philanthropique et juridique, ils en tracent les frontières imaginaires et les limites d'expansion au contact d'autres cultures observées, décrites, modifiées et reçues en Europe à travers les récits de voyage. Un procès de globalisation s'accélère en même temps qu'il relativise l'eurocentrisme et modifie le rapport du centre à la périphérie des mondes inconnus. C'est une analyse interne du même ordre qu'aborde la dernière partie en s'attaquant de façon éclairée à la critique des Lumières. Elle réintroduit les différentes dimensions du conflit: dès le XVIII<sup>e</sup> siècle entre la sécularisation et le sacré, entre la raison abstraite et le pragmatisme de la tradition, voire les héritages de l'histoire, entre les visions féminines et les façons de voir et d'être des hommes. La dimension théologique de l'enseignement germanique avec l'exemple de Halle, la grande figure de Rousseau, le portrait intellectuel de Burke, les prises de positions successives de la critique féministe révèlent la dimension critique née, et alimentée, par le mouvement des Lumières lui-même. C'est avec le désappointement et le désenchantement du XX<sup>e</sup> siècle que s'achève le voyage et l'invitation fortement étayée de relire la *dialectique des Lumières* dans ses conséquences par rapport à nous-mêmes et dans ses différents effets pour les mouvements de critique et de libération de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Il me semble ici

que la leçon philosophique et pratique du livre rejoint celle que nous partageons de l'autre côté du *Channel*.

L'histoire des Lumières doit être un moyen de comprendre les idées, les ambitions, les conditions sociales et intellectuelles de leur possibilité à provoquer des changements, mais aussi leurs obstacles et sans être toutefois prisonnier de leurs illusions. La richesse globale de l'ouvrage ne doit pas échapper mais elle ne doit pas masquer ce qu'un compte-rendu général efface quelque peu: la qualité de l'intérêt de chaque contribution particulière. L'une et l'autre dimension sont ainsi fidèles à une vision argumentée de la diversité des Lumières mêmes.

Daniel ROCHE, Paris

Marc FUMAROLI, *Quand l'Europe parlait français*, Paris (Faliois) 2001, 489 S.

Daß das Französische *die* vorherrschende Sprache im Europa des Zeitalters der Aufklärung ist, kann im 18. Jh. auch außerhalb Frankreichs bereits als *communis opinio* gelten. Als im Jahre 1782 die Königlich Preußische Akademie der Wissenschaften ihre Preisfrage zur Universalität der französischen Sprache ausschreibt, wird diese bezeichnenderweise bereits als evident vorausgesetzt und nur noch nach den Gründen für diese Vorrangstellung gefragt: »Qu'est-ce qui a fait de la langue française la langue universelle de l'Europe? Par où mérite-t-elle cette prérogative?«

Anders als Antoine de Rivarol, neben Johann Christoph Schwab einer der beiden Preisträger des Wettbewerbs, in seinem »Discours sur l'universalité de la langue française« sucht M. Fumaroli als Herausgeber des hier vorzustellenden Bandes »Quand l'Europe parlait français« auf diese Fragen der Akademie nicht dadurch eine Antwort zu geben, daß er erneut den säkularen Mythos von der gleichsam naturgegebenen *clarté* und vom *ordre naturel* des Französischen bemüht. Fumaroli hat vielmehr eine Anthologie von Texten verschiedenster Art – in der Mehrzahl Briefe, aber auch Auszüge von Memoiren, Abhandlungen und Dialogen – zusammengestellt, die – alle von nicht-französischen Autoren in der *lingua franca* des 18. Jhs. verfaßt – jeder für sich auf eher indirekte und unaufdringliche Weise von der Vorherrschaft des Französischen im *siècle des lumières* künden und zugleich die These Fumarolis belegen sollen, daß die sprachliche Dominanz Frankreichs nur der Reflex seines kulturellen Primats im 18. Jh. ist. Jeden dieser insgesamt fünfundzwanzig »extraits« hat Fumaroli zudem mit einer ausführlichen Einführung versehen, die auch den nicht eingeweihten Leser mit dem jeweiligen Autor und seinem Umfeld vertraut macht und jede für sich von der stupenden Gelehrsamkeit des Herausgebers zeugt.

Entstanden ist so ein Lesebuch, das seinen Leser auf eine überaus anregende Reise durch jene *Europe française* des 18. Jhs. mitnimmt, der schon 1776 Louis-Antoine de Caraccioli seine gleichnamige und damals weitverbreitete, wenn auch intellektuell eher zweitrangige Schrift gewidmet hat, die auch mit einem kurzen Textauszug vertreten ist. Ihren Ausgangspunkt hat diese »promenade au hasard de rencontres entre Français et étrangers« (S. 9) – wie könnte es anders sein? – in Paris, der Hauptstadt des 18. Jhs., in der der Amerikaner Benjamin Franklin und der Brite Viscount Bolingbroke ebenso wie der letzte polnische König Stanislaus II. ihre zweite Heimat finden und über die der Abbé Galiani aus seiner als Exil empfundenen italienischen Heimat an die Madame d'Épinay schreiben konnte: »Je suis toujours inconsolable d'avoir quitté Paris. [...] Qui Paris est ma patrie. On aura beau m'en exiler j'y retournerai.« (S. 265)

Doch findet sich der Leser schon bald im London des Lord Chesterfield, im Potsdam Friedrichs des Großen, Voltaires und Francesco Algarottis, im St. Petersburg Katharinas der Großen, im Neapel des Abbé Galiani und schließlich im Stockholm Gustavs III. wieder. All diese und die weiteren noch in dem Band vertretenen, zumeist prominenten Autoren